

Le cinéma occidental boude-t-il le monde ouvrier ?

Jean-Paul Hétu

Numéro 29, avril 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hétu, J.-P. (1962). Le cinéma occidental boude-t-il le monde ouvrier ? *Séquences*, (29), 12–13.

le cinéma occidental boude-t-il le monde ouvrier ?

par JEAN-PAUL HÉTU

Le syndicalisme n'occupe qu'une mince place dans le cinéma occidental. Pourtant, depuis l'avènement du septième art, c'est une des institutions contemporaines qui a marqué profondément notre époque, plus précisément les relations patronales-ouvrières, la législation sociale, puis la personnalité et le mode de vie des travailleurs. Cette place « de pauvre » est d'autant plus étonnante que les travailleurs constituent une clientèle importante pour l'industrie cinématographique.

L'ouvrier n'a pas été plus souvent le point de mire de la caméra. Je pense à l'homme en tant que producteur, et aux problèmes humains que pose cette condition.

Une facette explosive

Ces deux thèmes ont été appliqués à l'écran, selon la conception sociale des réalisateurs. Je n'ai pas à me prononcer sur leurs tendances, mais plutôt à broser un tableau de ce qui a été fait dans ce domaine. D'abord, voyons quelques films dont l'intrigue est axée sur l'action syndicale. À noter qu'ils ne révèlent qu'une facette — et la plus explosive — de son visage : la grève. Le film américain *Le Sel et la terre* et le film canadien *Les*

90 Jours en témoignent d'une façon poignante.

Dans le premier, on raconte l'histoire d'une grève de mineurs au Nouveau-Mexique, tandis que le deuxième rapporte les péripéties d'un conflit survenu dans une ville des Cantons de l'Est. Dans les deux cas, les ouvriers ont gain de cause. Il faut avouer que ce n'est pas facile : les injonctions et les arrestations pullulent, la dynamite chatouille les transformateurs électriques, les familles s'endettent, et le désespoir assombrit l'âme des grévistes... Michael Wilson fait porter le poids de la grève sur les épaules d'ouvriers bien organisés. Ils la déclenchent parce que la compagnie refuse d'appliquer les mesures de sécurité qu'ils réclament. Gérard Pelletier montre le réveil des syndiqués dont l'organisation est dominée par le patron. La grève est déclarée pour forcer la compagnie à réengager les leaders syndicaux congédiés injustement. Ces deux films démontrent la nécessité de l'action collective et de la solidarité ouvrières.

Les Espagnols qui ont tourné *Les Damnés en marche* ont mis l'accent sur la collaboration entre les classes sociales, comme condition pour instaurer la justice. C'est un jeune curé qui prend cette initiati-

ve. Même s'il échoue, son intervention auprès du patron est heureuse puisqu'elle met fin à une grève. Lui, il a mis sa cure en jeu. Mais il ne partira pas ! Car le patron et les ouvriers se réconcilient alors qu'ils étaient ensevelis (!) dans une mine abandonnée.

Les Britanniques ont signé un film qui est le revers des trois précédents, avec *Le Silence de la colère* (*The Angry Silence*). Bryan Forbes insiste sur la responsabilité individuelle de l'ouvrier syndiqué, au cours d'un conflit. Un conflit regrettable parce que les ouvriers sont entraînés aveuglément dans une grève politique. Le voile est levé par un ouvrier qui s'insurge contre cette manoeuvre douteuse. La suspicion s'infiltré dans l'âme des grévistes, la brutalité éclate, mais pour vaincre le corps doit rester uni.

Un abordage de biais

À l'exception des grèves, le cinéma n'a que peu traité du syndicalisme, comme instrument nécessaire à la promotion ouvrière collective. Il l'a abordé de biais. *Donnez-nous aujourd'hui* (*Give us this Day*) révèle son existence parce que le maçon Geremio fréquente les bureaux de son syndicat. *Après moi le déluge* (*I'm All Right, Jack*) mutilé son visage en faisant miroiter ses luttes intestines et sa force de frappe qui apeure le patronat. *Le Point du jour* et *Qu'elle était verte ma Vallée* (*How Green was my Valley*) en parlent volontiers parce qu'un mineur et le syndicalisme sont liés comme le chaînon à la chaîne. *La meilleure Part* dévoile les démarches inutiles du délégué syndical auprès de l'ingénieur qui n'a pas l'autorité pour donner suite aux revendications des syndiqués. *Sur les Quais* (*On the Waterfront*) est une

exception à la règle, en ce sens que Elia Kazan crève un abcès douloureux qui a dégradé quelques unions américaines. Il dénonce l'emprise véreuse de la pègre sur un syndicat de débardeurs new-yorkais. Marlon Brando vainc un caïd qui a fabriqué impunément la pluie et le beau temps au port. Ouf !

Mais la vie ouvrière, on l'a . . .

Par ailleurs, le cinéma a accordé plus d'attention à la vie ouvrière. Il s'est penché sur les hommes, l'amitié qui les unit, leurs souffrances individuelles et familiales. Quelques cinéastes ont osé croquer des scènes montrant des travailleurs manuels à l'ouvrage.

Donnez-nous aujourd'hui est un des pionniers dans ce domaine. À part le drame familial, la caméra scrute un chantier de construction new-yorkais vers les années 1926. On voit, en action, des hommes au visage hâlé et aux mains rugueuses. Un vieil ouvrier est victime d'un accident de travail. La fraternité réchauffe les coeurs et les reconforte dans les moments durs, en particulier quand cinq briqueteurs chôment... en plein hiver. Les problèmes de relations humaines que pose la promotion ouvrière individuelle sont soulevée alors que Geremio, un maçon, accepte un poste de contremaître. Il sent dans sa chair la brisure des liens entre lui et ses camarades de toujours...

La meilleure Part fixe l'attention sur la construction d'un barrage. C'est une oeuvre humaine. De l'ingénieur au poseur de boulon, chacun a son rôle. Ces hommes ne sont pas d'acier, ils ont une intelligence, un coeur, des croyances, et portent aussi le péché en eux. Cela se manifeste dans leur travail et dans leur loisir. Les repas déglutis en commun dans la baraque s'en ressentent aussi.

La mine a fasciné quelques cinéastes français, espagnols, américains, qui ont réalisé *Le Point du jour*, *Les Damnés en marche*, *Le Sel et la terre*, et *Qu'elle était verte ma Vallée*. Dans *Le Point du jour*, on expose la mine dans toute sa nudité; rien n'est caché à l'amateur: les petits trains de charbon, la fosse, le treuil géant, le monte-charge, et les mineurs qui peinent pour voler au sous-sol le minerai précieux. La critique affirme que Daquin et Pozner « ont entièrement réussi à réaliser le premier film français sur le travail des hommes ». Dès la sonnerie du réveil, en effet, les mineurs sont traqués par l'oeil de la caméra qui les poursuit impitoyablement dans les moindres détails de leur vie.

Oublier *Les Temps modernes*, ce serait un crime de lèse-majesté. L'inimitable Chaplin crie sa révolte aux milliers de spectateurs qui ont ri aux éclats (pourquoi n'ont-ils pas pleuré?) de son mime illustrant le travailleur industriel esclave d'une chaîne sans âme. *Samedi soir et dimanche matin* (Saturday Night and Sunday Morning) expose brutalement la vie dévergondée d'un jeune métallo anglais. Saoula-de, gaspillage, amour libre, trois règles d'or qui s'effritent à la suite d'une râclée que lui administrent les vengeurs du mari trompé. Cette évasion effrenée dans les loisirs, est-elle recherchée à cause du bruit infernal de l'usine qui martèle sans répit la volonté de l'ouvrier? L'histoire ne le dit pas.

Les Italiens complètent le tableau

avec *Le Voleur de bicyclette* et *Deux Sous d'espoir*. Un ouvrier tout simple récupère sa bicyclette grâce aux revenus procurés par la vente des draps du home familial. Malheur! On la lui vole. Son bien, indispensable pour son travail, est disparu. Il retrouve le voleur, mais, hélas, il est incapable de reprendre sa propriété, faute de preuves. Pourtant c'est sa bicyclette, elle lui appartient. Événement banal pour un capitaliste chevronné, mais c'est grave pour un colleur d'affiches!

Deux Sous d'espoir cerne bien l'instabilité de l'emploi et l'insécurité ouvrière. Des enquêtes ont démontré que dans la Province de Québec les jeunes ouvriers ont changé jusqu'à une dizaine de fois d'emploi avant de se caser définitivement. Antonio, lui, un gars de l'Italie du sud, n'échappe pas à cette loi sociologique. Il fait tous les métiers: limonadier, entraîneur de chevaux de fiacre, chauffeur d'auto-car, sonneur de cloches, colleur d'affiches, garçon de course, donneur de sang... Arrive le mariage, et son compte de banque est à sec; il s'endettera. S'il avait économisé, ça ne se serait pas produit. Mais, est-ce toujours possible? Les marchands du village d'Antonio croient que non, parce qu'ils se sont donnés la main pour lui monter son ménage.

Il me reste à conclure. Je citerai ces vers que John Dos Passos, fameux écrivain américain, a écrit dans son livre *Manhattan-Transfer*:

« Avec rien qu'une photographie à qui conter mes peines...
Que faire? »

On the Waterfront

